

inspire à ceux dont il est le maître. Il voulut tuer sa fille. Barbara dut quitter la maison paternelle. Des pères lui donnèrent asile sur la montagne; elle s'y tint cachée; mais Dioscore l'y poursuivit. Il réussit à retrouver sa trace, et quand il l'eut reconnue sous son déguisement de bergère, il la saisit brutalement, la traîna par les cheveux, en la flagellant, et la ramena à Nicoméde. Or, les nouveaux édits de Maximin venaient d'être promulgués. Bien qu'ils fussent spécialement dirigés contre les évêques et les prêtres, le proconsul Marcien se crut autorisé à les appliquer dans toute leur rigueur à une jeune fille de noble race, dont la conversion au christianisme avait fait sensation dans la province. La jeune vierge parut à son tribunal. Au moment où elle entra dans le prétoire, l'éclat de sa beauté arracha un cri d'admiration aux assistants. Le magistrat lui-même en fut touché, et au lieu de sévères reproches qu'il comptait lui adresser, il lui dit d'un ton de bienveillance presque suppliante : Prends pitié de toi-même et consens à sacrifier aux dieux. Je ne puis que m'intéresser à une personne telle que toi. Tant de charmes ne sont pas faits pour les tortures et la hache du bourreau. — La bienheureuse martyre répondit : Oui, je sacrifie de grand cœur; j'offre sans cesse un sacrifice de louanges à mon Dieu, le Dieu qui a créé le ciel et la terre! Mais les dieux dont vous me parlez, ne sont que de vaines statues d'argent ou d'or, œuvres de la main des hommes. Ou bien, si ces idoles représentent quelque chose, elles sont la figure des démons que la crédulité populaire adore. Mon Dieu est celui qui règne au ciel. — Le proconsul ne put en tirer d'autre réponse, ni faire fléchir ce cœur virginal. La résistance réveilla dans l'âme du magistrat romain, des sentiments de cruauté et de vengeance. Il la fit dépouiller de ses vêtements et flageller à coups de nerfs de bœuf. Le

sang empourpra bientôt le corps de la jeune vierge, qui fut ensuite jetée dans un cachot. La nuit suivante, Jésus-Christ apparut à la martyre, dans une nuée lumineuse, et lui dit : Courage, ma fille! Les Anges du ciel tressent ta couronne. — Quand la vision s'évanouit, il ne restait plus une trace des plaies de la flagellation sanglante. Au matin, le proconsul fit ramener la vierge en sa présence, et la voyant guérie : Nos dieux, s'écria-t-il, l'aiment malgré toi! Rends grâce à leur bonté, reconnais la faveur qu'ils t'ont faite. Tu le vois, ils ont cicatrisé tes plaies! — Comment, reprit la bienheureuse, vos dieux inertes, qui ne sauraient se mouvoir qu'à l'aide d'une force humaine, auraient-ils pu me guérir, quand ils ne peuvent se donner à eux-mêmes l'existence? Celui qui a fermé mes plaies, voulez-vous savoir son nom? C'est Jésus-Christ, Fils de Dieu. — Où est-il, dit Marcus. — Vous ne sauriez le voir. L'œil de votre âme est encore obscurci par les ténèbres de l'impiété et de l'erreur. — Le proconsul lui fit alors labourer les flancs avec des ongles de fer. — La martyre semblait insensible à cet effroyable supplice. Pour réveiller en elle le sentiment de la douleur, les bourreaux promenaient des torches enflammées sur les sillons de sa chair sanglante. La vierge pria, sans que son visage accusât l'expression de la souffrance. Le proconsul donna l'ordre de lui couper les deux seins avec le tranchant d'un scalpel. Cette nouvelle barbarie n'eut pas plus de succès et n'arracha pas une plainte à la victime. Dépouillée de tous ses vêtements, mais revêtue de son propre sang, comme d'un manteau de pourpre et de gloire, on la traîna dans les rues de la ville. Son père, témoin de ces horreurs, ne versa pas une larme sur la fille qu'il avait tant aimée, sa fureur idolâtrique étouffait en lui tous les instincts de la nature. Sur la hauteur qui domine la cité de Nicoméde, Barbara eut la tête tranchée.

Les Actes disent que ce fut de la main de son père !

Sa belle âme fut reçue par les Anges et son souvenir est demeuré immortel, comme son culte, au sein de l'Église catholique, gardienne vigilante et dépositaire fidèle de la mémoire et des ossements sacrés des martyrs. (4 décembre 236.)

En face d'un tel spectacle, dont le récit est absolument authentique, comment peut-on nier, en sainte Barbe, le surnaturel divin, et chez ses persécuteurs, surtout chez son père, le surnaturel diabolique. Il n'y a qu'un Dieu pour donner à ce père, à ce proconsul, à ces bourreaux, la rage qu'ils déploient sur cette douce et silencieuse victime. Cela nous explique le courage chrétien, mais aussi la passion antireligieuse et ses excès de tous genres et de tous les temps.

Mort de Maximin le Thrace.

Maximin, qui était arrivé au pouvoir, par un meurtre, ne s'y maintenait que par la cruauté qu'il inspirait. A Carthage, on avait proclamé Gordien, empereur ; mais il succomba sous l'effort d'une cabale. A Rome, on déclara César, son petit-fils, Marcus Antonius Gordianus, et ceux qui le protégeaient, jurèrent la mort du Thrace. Papien prit le commandement de l'armée et alla attendre l'empereur, qui devait marcher contre les Sarmates. Ayant su ce qui se tramait contre lui, il fit faire volte-face à ses troupes, prit le chemin de l'Illyrie et se dirigea sur Rome, voulant égorger sénat, patriens, la ville entière. Aquilée ferma ses portes au géant. Il fallut l'assiéger. Comme il brutalisait ses soldats les prétoriens, habitués à se donner des maîtres poignardèrent son fils sous ses yeux, puis le dépouillant

lui-même de la pourpre, ils le couvrirent de blessures, prenant plaisir à lui arracher lentement la vie. Son règne finit ainsi. Le monstre avait soixante-cinq ans. La sixième persécution générale était terminée.

IX.

DÈCE.

Le jeune empereur Gordien, surnommé le Pieux, ne fit que passer sur le trône. Il put entreprendre une expédition en Orient et vaincre Sapor, roi des Perses, qui s'était révolté. Il épousa la fille d'un patricien, nommé Mysithée, qui l'aida dans son administration. Un arabe, originaire de la province de Thraconite, Julius Philippus, est accusé de l'avoir fait empoisonner. Ce Philippe arriva à se former un parti dans l'armée ; de sorte que les uns, pour Gordien, les autres pour Philippe, en vinrent aux mains. Gordien succomba et fut massacré. (244.)

Philippe, à son tour, fut attaqué par Décius, dans les plaines de Vérone, et massacré par ses propres soldats, comme Gordien. Décius fut proclamé empereur.

« Décès, le nouvel empereur, ne dissimula pas ses sentiments personnels. Aussitôt qu'il eut fait proclamer César ses deux fils Hérénnius Étruscus et Hostilianus, son premier soin fut de proscrire sur tous les points du monde, l'exercice de la religion chrétienne. Il suffisait, pour justifier cette mesure, que son prédécesseur eût nourri pour le culte du vrai Dieu des sympathies privées. Car, au fond, Philippe, arabe de naissance, était très probablement chrétien, du moins par le baptême. « Alors, dit saint Cyprien, commença une suite inter-

minable de tortures de la part des bourreaux. Les poursuites n'avaient plus seulement pour fin la condamnation, et pour consolation suprême la mort. On graduait la cruauté par une série de raffinements, de façon que la victime survécût aux supplices. On ne voulait pas lui accorder trop tôt la couronne. On la fatiguait dans l'espoir de fléchir son courage, et s'il lui arrivait, grâce à la miséricorde divine, de mourir avant l'heure prévue, les bourreaux se croyaient trompés. » (Cyp. Ép. vii, Patrol. lat. iv, col. 241.)

Jamais tempête plus formidable ne s'était soulevée contre l'Église de Jésus-Christ. Princes, gouverneurs, peuple et sénat, tout ce qu'il y avait de grand parmi les Romains, concourait à la fois pour effacer de la terre le nom de chrétien. « Les magistrats suspendaient toutes les causes particulières ou publiques, pour vaquer à la grande, à l'importante affaire, l'arrestation et le supplice des fidèles. Les chaînes de fer ardentes, les ongles d'acier, les bûchers, les glaives, les bêtes, tous les instruments inventés par la cruauté des hommes déchiraient nuit et jour le corps des martyrs ; chaque bourreau semblait craindre de n'être pas aussi barbare que les autres. Les voisins, les parents, les amis, se trahissaient lâchement et se dénonçaient aux magistrats. Les provinces étaient dans la consternation ; les familles étaient décimées ; les villes demeuraient désertes, et les déserts se peuplaient. Bientôt les prisons ordinaires ne suffirent plus à la multitude de ceux qu'on arrêtait pour la foi. Il fallut convertir en prisons la plupart des édifices publics. »

C'est ainsi que parle saint Grégoire de Nyse ; et l'abbé Darras, dont nous aimons à suivre la traduction ajoute : « Tous les auteurs païens conviennent que Dèce s'était imposé la double tâche d'arrêter à jamais, dans l'étendue de l'empire romain, la propagation de la reli-

gion chrétienne et de comprimer l'invasion des barbares. » (t. VIII, p. 192.)

Il n'arrêta point les barbares, car les Goths, sous la conduite de leur roi Cuiwa, prirent Nicopolis, Martianopolis, Philippopolis, égorgèrent cent mille habitants ; emmenèrent une foule de prisonniers illustres, sous les yeux de Dèce lui-même.

Pour les chrétiens, il les persécuta à outrance, fit d'innombrables victimes, en Orient et en Occident, mais le sang chrétien était une semence d'autres chrétiens.

A Rome, le Pape Fabien avait subi le martyre, et les prêtres Moïse et Maxime, Nicostrate diacre, qui s'occupaient de l'administration de l'Église pendant l'inter-règne, avaient été jetés dans des cachots.

Parmi les personnages arrêtés et emprisonnés, citons saint Alexandre, évêque de Jérusalem, vieillard vénérable. Il fut traîné à Césarée, au tribunal du gouverneur de la Palestine, et jeté dans les fers, où il succomba aux mauvais traitements. A Antioche, l'évêque saint Baby-las, emprisonné, voulut être enterré avec les chaînes qu'il portait en mourant. Origène, à cause de sa réputation, fut enfermé dans un cachot, ayant au cou un carcan de fer et aux pieds des entraves fixées jusqu'au quatrième trou, qui lui tenaient les jambes horriblement écartées. On ne le fit point mourir dans l'espoir que sa chute entraînerait celle d'un grand nombre de chrétiens. Il demeura ferme, et put, de sa prison, écrire des lettres d'encouragement aux frères emprisonnés comme lui pour la foi. A Comane, l'évêque saint Alexandre fut brûlé vif. Alexandrie vit se renouveler les scènes effroyables du passé. On poursuivit saint Grégoire le thaumaturge, à Néocésarée, dans le Pont ; mais inutilement. On se vengea de sa fuite, sur son peuple, qui fut héroïque de vertu et de courage dans

les tortures. Toutes les Églises d'Asie comptèrent une multitude de martyrs.

Mort de Dèce.

L'empereur Dèce avait à peine régné deux ans, et déjà il avait inondé la terre de flots de sang chrétien ; les prisons regorgeaient de victimes ; l'effroi se répandait partout. Pour lui, appelé en Mésie par une nouvelle invasion de Goths, il leur livra bataille. Trahi par Gallus, son lieutenant, au milieu du combat, il vit le jeune Hérennius Étruscus, son fils, blessé à mort tomber de son cheval, et lui-même enveloppé bientôt par l'ennemi périt sous leurs coups.

Ainsi finit à cinquante ans, par la main des barbares, un des plus grands persécuteurs des chrétiens. Dieu abrégé sa vie pour abrégé aussi les épreuves de son Église.

X.

VALÉRIEN.

Valérien régnait depuis cinq ans, quand il se mit à persécuter les chrétiens. « Jusque-là, dit saint Denys d'Alexandrie, aucun empereur ne les avait comme lui traités avec autant de distinction. La famille impériale comptait dans son sein un grand nombre de fidèles ; le palais semblait une église. » (Eusèbe, Hist. ecclés. liv. VII, c. x.) L'empereur triomphait partout dans les combats. Les Germains et les Franks repoussés au delà du Rhin, s'engagèrent par un traité à respecter les frontières de l'empire.

Mais il avait élevé aux plus hautes charges de l'empire, un égyptien, Macrien, de naissance obscure, et ennemi violent de la religion du Christ. Il persuada à l'empereur que les chrétiens le trahissaient. Valérien le crut, et Gallien, son fils, jeune débauché, abonda dans le sens de Macrien ; le huitième édit de persécution fut publié, en avril 257. Ce fut un coup de foudre, dit encore saint Denys d'Alexandrie, quand on apprit que l'empereur appelé ironiquement par les païens *Καθολικός* vouait tous les chrétiens à la mort.

Les Actes, et Eusèbe dans son histoire, nous disent que saint Étienne, dans une assemblée de fidèles aux Catacombes, avait préparé son troupeau au martyre. « L'heure est venue, avait-il dit, mes fils bien-aimés. Écoutez une dernière fois la parole de votre pontife, pauvre pécheur, et indigne serviteur de Jésus-Christ. Prenez tous votre croix et suivez le Seigneur jusqu'au Calvaire. Amenez-moi les catéchumènes qui n'ont point encore reçu le baptême ; je leur donnerai le sacrement de régénération, et ils seront armés pour les combats du Seigneur. » (Eusèbe, Act.) Les massacres commencèrent. Le pape, saint Étienne I^{er} était, par sa position, désigné aux persécuteurs. Valérien le fit saisir et amener devant lui. Le pape et l'empereur se trouvaient seuls en présence l'un de l'autre. « C'est toi, dit Valérien, qui cherche à renverser la république, et persuades au peuple d'abandonner le culte des dieux ? — Je ne cherche point à renverser la république, répondit Étienne, mais j'exhorte le peuple à abandonner le culte des démons que vous adorez sous la forme des idoles. Je prêche le vrai Dieu, et celui qu'il a envoyé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Valérien ordonna que le saint Pape fût conduit au temple de Mars, pour y entendre sa sentence, et lui fit trancher la tête, le 3 août 257.

Autres martyrs.

« Sixte II, grec d'origine, était un converti de la philosophie à la foi. Il siégea deux ans, onze mois, six jours, (257 à 259) sous le règne de Valérien. Il reçut la couronne du martyr dans cette cruelle persécution. Saisi par ordre de l'empereur avec six de ses diacres, il eut la tête tranchée. (6 août 259.) Le *presbyterium* dirigea l'Église après sa mort. Quelques jours après, l'archidiacre Laurent et d'autres suivirent leur pontife dans la voie sanglante. » (*Liber Pontificalis.*)

Saint Cyprien, à Carthage, avait écrit, en apprenant la persécution, une *Exhortation au martyr*, en style brûlant. Galère Maxime, proconsul, le fit saisir et amener au prétoire. Une multitude immense se rassembla pour assister à l'interrogatoire de l'illustre docteur. — « Es-tu Thascius Cyprien ? lui demanda le proconsul. — Je le suis. — Es-tu l'évêque de ces sacrilèges chrétiens ? — Je le suis. — Les augustes empereurs ordonnent de sacrifier aux dieux. — Je ne sacrifierai pas. — Songe à ce que tu veux faire. — En une chose si juste, il n'y a point à délibérer. Exécutez les ordres que vous avez reçus. » La sentence fut portée, et le proconsul lut ce décret : « Thascius Cyprien sera puni par le glaive. — *Deo gratias!* répondit le généreux évêque. Les chrétiens mêlés dans la foule, s'écrièrent alors : Qu'on nous fasse mourir avec lui ! »

Saint Cyprien fut conduit hors de la ville. Il se banda lui-même les yeux ; un prêtre et un diacre lui lièrent les mains derrière le dos ; l'évêque de Carthage, ainsi préparé au sacrifice, fit remettre vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur, et présenta sa tête au boureau, qui l'abattit d'un coup. Les chrétiens reçurent le sang du martyr dans des étoffes de lin et de soie. (14 septembre

258.) Huit de ses disciples, la plupart clercs de l'Église de Carthage, moururent courageusement avec lui.

En Espagne, saint Fructueux, évêque de Tarragone, mourut martyr avec deux de ses diacres, Augure et Euloge.

A Césarée, en Palestine, Priscus, Malchus et Alexandre, furent jetés en pâture aux bêtes. — Un enfant, nommé Cyrille, de Césarée en Cappadoce, fit l'admiration de toute la ville. Amené devant le gouverneur par les soldats, il confessa ingénument sa foi. « Mon enfant, lui dit le juge avec douceur, je veux bien te pardonner tes fautes, en considération de ton âge. — Son père idolâtre l'avait chassé de sa maison parce qu'il était chrétien. — Je suis bien aise de souffrir des reproches pour ma conduite. Je me réjouis d'être chassé de la maison de mon père ; Dieu me recevra dans une demeure plus grande et plus somptueuse. Je renonce volontiers aux biens de ce monde, pour être riche dans le ciel. Je ne crains pas la mort, parce qu'elle est suivie d'une meilleure vie. » On le conduisit auprès d'un brasier ardent, et on fit briller à ses yeux le glaive. Puis on le ramena : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler, dit l'enfant au gouverneur ; je ne crains ni le feu, ni l'épée ; j'ai hâte d'aller à mon Dieu. » Les assistants pleuraient d'attendrissement, il leur disait : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer ainsi... Vous ne savez pas quelle gloire m'attend... Ah ! laissez-moi finir ma vie mortelle ! » Ce fut dans ce saint ravissement qu'il reçut la glorieuse couronne du martyr.

En Afrique, à Cirthe (Constantine), on conduisit les chrétiens dans une vallée voisine de la ville, et là on les rangea par files. Les bourreaux passaient et leur abattaient la tête.

A Cimélia (Nice), eut lieu le martyre de Pontius,

patricien distingué ; Bassus, évêque de cette ville, fut brûlé vif.

A Sens, fut décapitée la vierge Columba, sainte Colombe, dont le culte est resté si populaire. Elle était de sang royal. Espagnole, elle avait un cœur embrasé d'un amour séréphique, comme un jour sera celui de Thérèse. Aurélien la manda devant son tribunal. Elle avait seize ans, et déjà elle semblait être une reine. Aurélien fut frappé de sa majestueuse beauté. Il l'accueillit, non comme une captive, plutôt comme une reine. Il avait un fils, et une alliance avec la fille d'un roi des Ibères ne lui semblait pas à dédaigner. — Adore les dieux, lui dit Aurélien, et sois ma fille. — Il lui expliqua sa pensée. — Columba répondit : *Le Christ est mon époux*. Elle n'eut pas d'autre parole. Aurélien ne pouvant dompter ce virginal courage, fit enfermer l'héroïne dans une cellule de l'amphithéâtre et eut l'infamie d'y faire bientôt entrer un jeune débauché. — Insensé, lui dit Columba, que venez-vous faire ici ? Prenez garde que Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, ne vous foudroie à mes pieds ! Puis levant les bras en croix, elle pria. — A l'instant, par une porte du bestiaire qui s'ouvrit soudain, un des ours tenus en captivité pour les jeux de l'amphithéâtre se précipita sur l'audacieux et le terrassa. D'un geste, la vierge dompta l'animal, qui repoussa le jeune homme et vint se coucher à la porte du cachot. — Vous le voyez, dit Columba au jeune homme, cette bête sauvage elle-même reconnaît le pouvoir de Jésus-Christ, mon Dieu, seriez-vous plus aveugle qu'elle ? — Le jeune homme, épouvanté de ce qu'il avait vu, s'était agenouillé. A la voix de Columba, la grâce envahit son cœur. Je crois, dit-il, que Jésus-Christ est Dieu et que vous êtes sa servante. Il ne tarda pas à sortir, publiant partout ce qu'il avait vu. Il fut baptisé et condamné au supplice qu'il subit cou-

rageusement : cet homme, gallo-romain, s'appelait Baruca.

Cependant l'ours demeurait à son poste d'honneur, observant la consigne qu'il avait reçue d'en-haut. Il fallut allumer autour de lui des branches de bois sec, qui le forcèrent à partir. Il passa à travers la foule, et regagna les montagnes. L'incendie s'éteignit.

Aurélien, superstitieux comme tous les idolâtres, attribuait ces merveilles à la magie. Il se hâta de faire décapiter la Vierge Columba. Elle fut menée hors de la ville de Sens, sur les bords d'une source qui se nomme aujourd'hui *Fontaine d'Azon*, entre les deux villages de Saint-Clément et de Saint-Denys. Là, elle remit son écharpe aux bourreaux, en leur demandant quelques minutes, pour faire une dernière prière. Elle s'agenouilla, et, tenant les bras en croix, les yeux levés vers le ciel, elle pria avec ferveur. En ce moment, une voix intérieure lui disait : Viens, Colombe-bien-aimée, ta couronne est préparée au ciel ! Le bourreau lui trancha la tête. (Voir Hist. Darras, t. VIII, p. 383.)

A Troyes (Tricasses) Patrocle, gallo-romain, d'une illustre naissance, subit le martyre.

Une illustre chrétienne, du territoire des Ambiani (Amiens), fut aussi appelée à confesser Jésus-Christ, Aurelia Theodosia. En 1842, on a retrouvé, dans la crypte de saint Hermès, cette inscription, sur sa tombe : « A Aurelia Theodosia, très bénigne et incomparable femme, Aurelius Optatus. A son épouse, très innocente, déposée la veille des calendes de décembre, 30 novembre, de la nation des Ambiani, il a consacré ce tombeau à son mérite et à ses vertus. » Les insignes du martyre, la palme et la fiole de sang, décoraient cette tombe si longtemps oubliée.

Mort de Valérien.

A Constantine, au moment où Marianus, martyr, allait être frappé, il s'écria dans une inspiration divine : « Païens, vous allez nous mettre à mort, mais l'heure de la vengeance céleste approche. La captivité, la peste, la famine, les tremblements de terre, tous les fléaux envoyés par le Seigneur vous feront expier le crime que vous allez commettre. » En effet, après ces hécatombes que nous avons rappelées, dans lesquelles les chrétiens étaient immolés par milliers, sans pitié, avec des cruautés inouïes, la peste exerça ses ravages, avec une fureur inconnue ; l'Italie fut plongée dans des ténèbres épaisses ; Rome, ébranlée jusque dans ses fondements, vit les ruines s'accumuler de toutes parts ; les Germains envahirent la Gaule jusqu'aux Pyrénées, ravagèrent l'Espagne et inondèrent ces contrées, effrayées à leur aspect. Les Allamans s'avancèrent jusque près de Rome ; les Goths, les Sarmates et les Quades dévastèrent l'Illyrie, les Scythes parcouraient l'Asie-Mineure et la Grèce. A demi nus, ils s'aventuraient audacieusement sur des cabanes flottantes au milieu des mers orageuses ; ils se jouaient des Romains et de leur empire. On eût dit que, semblables aux oiseaux de proie, ils sentaient l'odeur d'un cadavre, dont ils étaient chargés, par la Providence divine de se partager les dépouilles.

Sur ces entrefaites, Valérien, qui avait fermé les yeux à la lumière et s'était fait le plus lâche des persécuteurs, et le plus raffiné, fut obligé d'aller combattre Sapor, roi des Perses, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier. Sapor le mena en Perse, où il le traitait comme un animal. Valérien, l'empereur romain,

devait se présenter et servir de marche-pied au roi, pour monter à cheval ! Sapor le foulait aux pieds. Il le promenait dans les villes pour le livrer aux risées de la populace ! Il vécut ainsi jusqu'à soixante-onze ans. On l'écorcha vif ; on jeta du sel dans sa chair sanglante, et l'on corroya sa peau, qu'on fit teindre en rouge, et que l'on exposa dans un temple, pour être un monument éternel de la honte du peuple romain.

XI.

AURÉLIEN.

Trente tyrans avaient passé au pouvoir, lorsque Aurélien fut déclaré empereur. Vainqueur des ennemis de l'empire, et de l'illustre Zénobie, reine de Palmyre, il apparaissait droit, simple et humain. Mais il changea totalement, en revenant d'Orient. Il écouta de mauvais conseils, d'hommes hostiles aux chrétiens, et la neuvième persécution fut déclarée.

L'une de ses premières victimes fut le pape saint Félix, qui mourut dans les tourments le 29 décembre 274. Eutychien, étrusque d'origine, lui succéda immédiatement.

Le sang chrétien, une fois encore, inonda le monde, de toutes parts, tandis que l'empereur élevait un temple au dieu-soleil. Il avait la manie de bâtir ; aussi le vit-on entourer de murs la ville de Rome. Ayant imposé aux habitants de la ville des impôts exorbitants, il faillit périr dans une émeute. L'armée lui resta fidèle, heureusement.

Alors il prit la route des Gaules et vint s'établir dans une ville dévastée par les barbares, *Genabum*. Il la fit

restaurer et l'appela de son propre nom, *Aurelia*, Orléans.

Le temps qu'il passa dans les Gaules fut employé à des massacres. A Autun, le prêtre Paul fut mis à mort avec dix de ses compagnons. Partout on fuyait sur son passage. L'évêque de Nevers, saint Révérien, fut massacré. Les forêts des environs d'Auxerre étaient remplies de chrétiens fugitifs. Aurélien y envoya un de ses officiers, Alexandre, avec ordre de les massacrer tous. Arrivés au lieu qu'on appela depuis *Tussiacum*, Toussy-sur-Yonne, les soldats romains se trouvèrent en face d'une multitude chantant des hymnes au Seigneur. Priscus, leur évêque, se préparait à offrir le saint sacrifice de la messe. « Séditieux, leur cria Alexandre, vous êtes découverts! — Nous ne sommes pas des séditieux, répondit Priscus. Nous sommes les sujets fidèles de l'empereur réunis ici pour adorer Jésus-Christ, notre Rédempteur et notre Dieu. » Finalement, Priscus pria l'officier romain de s'éloigner un moment, durant lequel le généreux évêque anima tous ces chrétiens d'un saint zèle, et tous, d'une voix unanime s'écrièrent : Nous mourrons tous pour Jésus-Christ! Nous en faisons le serment. — L'officier romain fit décapiter Priscus, et tous ces fervents chrétiens furent égorgés. Au lieu même où le saint évêque fut frappé, un village s'est bâti et porte le nom de *Saint-Priz*.

A Troyes, les mêmes carnages, présidés par Aurélien, se renouvelèrent. Là moururent le vieillard Sabianus, pour la foi ; la vierge Julia, avec dix confesseurs. Leurs corps furent jetés dans un puits ; le puits de Sainte-Jule. Un noble gallo-romain, Vénérandus, disciple de Jésus-Christ, fut attaché à un poteau où il fut percé de flèches par ordre de l'empereur.

Détourné, un moment, par les barbares de la Vindélicie (le Wurtemberg et la Bavière), il alla vers eux et les mit en déroute.

Mort d'Aurélien.

Cependant les Perses, en Orient, s'étaient soulevés. L'armée romaine fut dirigée sur la Thrace et l'Asie-Mineure. Du côté de Byzance, Aurélien monta sur son char, marchait vers Héraclée, lorsque deux de ses familiers, Mnerthéus son secrétaire, et un arabe, Maupor, dont il avait fait son valet de chambre favori, le poignardèrent. Le sang impérial ruissela sur les roues, et vint remplir les deux ornières du chemin.

Les assassins furent condamnés à être dévorés par les chiens, et un temple magnifique fut élevé à la divinité d'Aurélien.

Les empereurs Tacite et Probus se succédèrent alors sur le trône des Césars. Ils furent tous deux amis de l'ordre et des chrétiens.

« On vit alors, dit Eusèbe, resplendir dans tout l'éclat de son libre rayonnement la religion véritable et divine que Jésus-Christ était venu annoncer aux hommes. Elle florissait à la fois dans le monde romain et chez les nations les plus barbares. La bienveillance des empereurs était telle qu'ils choisissaient des chrétiens pour les envoyer en qualité de proconsuls et de préfets dans les provinces. Par respect pour leur foi, ils les exemptaient d'assister aux sacrifices idolâtriques. Leurs palais étaient remplis de fidèles... ils prenaient plaisir à s'entretenir avec eux... Dorothee, chrétien, occupa le poste le plus élevé dans la magistrature ; il en fut de même du célèbre Gorgonius. Les évêques, dans chaque Église, étaient entourés de respect et d'hommages... »

Hélas ! la paix a ses dangers. L'épreuve unit les combattants, l'absence de toute souffrance les divise. C'est ce qui arriva. Tant il est vrai que les chrétiens forment une armée, à laquelle il faut de rudes exercices,

chaque jour, et des luttes; sinon elle se relâche, comme il arrive aux armées des nations. C'est pour-
quoi, Dieu permit qu'il se levât un persécuteur, plus
cruel encore que les autres : nous avons nommé Dio-
clétien.

XII.

DIACLÉTÉNIEN.

Il s'appelait Dioclès, avant d'être élevé à l'empire. Il naquit en 243, d'une famille obscure; commença par être simple soldat et occupait le poste de commandant du palais, quand il fut proclamé empereur, en 284. Du trône de gazon où il était, quand il fut acclamé, il descendit et plongea son épée dans le sein d'Aper, meurtrier de Numérien l'impérial.

Dioclétien était cousin germain du Pape Caius, et oncle de la vierge Suzanne. Prisca, l'impératrice, et Valérie, leur fille, avaient, toutes deux, embrassé le christianisme. Le capitaine des gardes, Sébastien, était l'un des plus fervents disciples de Jésus-Christ. On aurait donc pu augurer que le christianisme allait triompher du paganisme sous le nouvel empereur; mais le combat n'était pas fini.

Dioclétien, après un mois, quitta Rome et vint se fixer à Nicomédie, qu'il regardait comme un point central de tout l'empire, entre l'Europe et l'Asie. Constantin bientôt l'imita en élevant, non loin de Nicomédie, Constantinople, sur les ruines de Byzance. De plus, l'empereur crut devoir s'associer un de ses amis, autrefois simple soldat comme lui, Maximien Hercule, fils d'un paysan de Pannonie, qui, grâce à sa bravoure,

occupait les premiers rangs de l'armée. Ce n'était qu'un soldat grossier, violent et débauché, disent les historiens. Il eut en partage l'Occident.

Comme il détestait naturellement, vu ses mœurs, le christianisme, et qu'il n'adorait que Dioclétien-Jupiter, ou fils de Jupiter, il partit avec l'intention d'exterminer tous les chrétiens. Il inonda de sang la petite chrétienté d'Egée. C'est dans cette persécution que moururent les deux frères jumeaux Cosme et Damien, nés en Arabie, tous deux médecins. Ils furent torturés eux et leurs frères.

A Rome, les martyrs furent nombreux à cette époque. Sainte Zoé, pieuse matrone, se trouvait parmi eux.

Pendant un voyage de Dioclétien à Rome, tandis que Maximien combattait les Bagaudes, (Belges), Sébastien, le capitaine des gardes, fut arrêté par ordre de l'empereur, condamné et percé de flèches. Il ne mourut pas de ce supplice; mais s'étant représenté à Dioclétien pour lui reprocher ses crimes, il fut condamné à être assommé à coups de bâtons, dans l'amphithéâtre.

La Légion Thébaine.

Nous devons un souvenir particulier à la Légion thébaine, envoyée d'Orient par Dioclétien, à Maximien, pour lui venir en aide. Elle était tout entière composée de chrétiens. En traversant les Alpes, le César s'était arrêté à Octodurum, (Martigny en Valais), pour prendre quelque repos. C'est là que la Légion thébaine le rejoignit. Maximien voulut s'en servir aussi pour rechercher et torturer les chrétiens. Elle refusa. On la décima : elle maintint sa résolution et fut exterminée jusqu'au dernier. Dans sa lettre à l'empereur, Maurice, leur primicier ou chef, avait dit : « Nous sommes vos

soldats, César, mais nous sommes en même temps les soldats de Dieu. De vous, nous tenons les honneurs légionnaires; de Dieu, l'innocence de notre âme. Quand Dieu nous défend une chose, si vous nous la commandez, César, nous ne devons point obéir. Pour tout le reste, nous sommes à vos ordres; montrez-nous l'ennemi, vous nous verrez à l'œuvre. Mais nous ne sommes ni des bourreaux ni des tortionnaires. Le Christ a reçu le premier nos serments. Nous étions ses soldats avant de devenir les vôtres. Pouvez-vous croire que, capables d'une trahison envers Dieu, nous ne vous trahirions pas aussi? Il vous plaît de faire égorgé les chrétiens, nous le sommes..... »

Martyrs des Gaules.

Le passage de Maximien à travers les Gaules fut un massacre continu. Victor, à Marseille, un officier, ayant refusé de sacrifier aux dieux, fut traîné à travers les rues, puis jeté dans un cachot. Il convertit les soldats qui le gardaient, les fit baptiser, et bientôt ils moururent tous ensemble, martyrs de leur foi en Jésus-Christ.

Le César avait fait venir Victor et lui montrant un trépied sur un autel portable, lui avait commandé d'y brûler de l'encens en l'honneur de Jupiter. Le vaillant chrétien s'approcha, mais du pied renversa l'autel. Furieux, l'empereur lui fit aussitôt couper la jambe. On le mit sous la meule d'un moulin à bras pour lui écraser tous les os : la machine se brisa. Le César lui fit trancher la tête, et on jeta à la mer son corps mutilé : les flots le ramenèrent sur la rive, et on l'enterra dans une grotte pratiquée au flanc d'un rocher voisin.

Arles eut son Genès, parmi ses martyrs; Agde, sainte Foi; Agen, saint Caprais évêque; Vienne avait eu

Tibère, Modeste et Florence; Nantes, saint Donatien et saint Rogatien, deux frères illustres par leur naissance. En Belgique, Maximien se montra dans toute sa cruauté, aidé par le gouverneur Riccius-Varus. Cette province comprenait une partie de la France septentrionale. Citons parmi les martyrs, saint Firmin à Amiens; l'évêque Quintinus à Saint-Quentin; saint Piat à Tournay; à Fimes, près de Reims, la vierge sainte Mæra; à Lupara (Louvre) près Lutèce, saint Just ou Justin; à Trèves, résidence habituelle de Riccius-Varus, un nombre infini de victimes. Vêrus de Rome avec Quintinus, Crépin et Crispinus, tous deux de nobles familles, se firent artisans à Soissons, et se mirent à prêcher Jésus-Christ à tous ceux qui venaient à eux. Maximien les fit appeler, les interrogea, reconnut la noblesse de leur naissance et les envoya à Riccius-Varus, pour être mis à mort. Celui-ci les tortura, les fit jeter à la mer : le flot ramena la meule de moulin et les héros chrétiens. Le gouverneur fit allumer un grand feu, et y fit jeter les deux Apôtres : la flamme les respectait. Riccius-Varus, furieux, prit un croc de fer pour attiser le feu, mais faisant un faux pas, il tomba dans le brasier et y fut étouffé. On le releva mort. Sur leur prière, Dieu accorda aux deux martyrs d'y mourir pour son amour.

La Grande-Bretagne eut aussi ses martyrs en grand nombre, parmi lesquels saint Alban, dont la mort fut admirable. Son bourreau, à qui il était venu s'offrir lui-même en traversant un fleuve à la nage, se convertit à la vue d'un tel courage; refusa de le frapper, et mourut martyr, en disant : Dieu seul peut inspirer un tel courage! Je crois en Jésus-Christ!

Dioclétien crée deux nouveaux Césars.

Maximien Hercule ne suffisait pas à Dioclétien pour gouverner l'empire. Il créa Césars Constance-Chlore et Galérius. Le premier répudia sa femme Hélène, dont il avait un fils, qui fut depuis Constantin-le-Grand, pour épouser Théodora, belle-fille de Maximien ; Galérius épousa Valérie, fille de Dioclétien. C'était un colosse qui avait tout le type de sa mère, esclave des rives du Danube.

Dioclétien se fixa à Nicomédie ; Maximien à Rome ; Constance-Chlore à Trèves ; Galérius en Pannonie.

Nous avons dit que Galérius épousa Valérie, et non Suzanne, nièce de Dioclétien. C'est que Suzanne voulut garder sa virginité, malgré toutes les flatteries et toutes les menaces de son oncle. Celui-ci, ayant appris qu'elle était chrétienne, entra en fureur. Il lui envoya Macédonius, un de ses officiers, avec une statuette de Jupiter Capitolin, posée sur un socle enrichi de diamants. « L'empereur, dit Macédonius à Suzanne, me charge de vous remettre ce présent. Adorez le dieu César. — La statuette d'or et son trépied furent aussitôt jetés par la fenêtre et vinrent se briser dans la rue à la vue des passants stupéfaits. — Macédonius raconta la scène à l'empereur, qui lui dit : Va ; d'un coup de poignard tu me délivreras de cette jeune fanatique. — Quelques instants après, Macédonius était devant Suzanne ; tirant son glaive, il lui trancha la tête. Quelques mois plus tard, le prêtre Gabinius et son illustre frère, le pape saint Caius, tombaient aussi sous le fer des bourreaux.

Édit de la dixième persécution.

Galérius, après avoir été battu trois fois, finit par vaincre Narsès, roi de Perse, qu'il ramena prisonnier à Dioclétien, avec la famille de ce prince et les plus illustres guerriers persans. De ce jour, Galérius résolut de venger ses humiliations passées, sur les chrétiens. D'abord sa colère tomba sur les officiers de son armée, qui appartenaient par la foi à Jésus-Christ.

Vers l'an 302, Galérius se trouvait à Nicomédie, et il suggérait à Dioclétien de reprendre le projet qu'avait conçu Néron, d'exterminer le Christianisme. Le vieil empereur trouvait que c'était dangereux de troubler la paix du monde et de verser des flots de sang. Un conseil fut réuni, et les conseillers, tremblant devant Galérius, s'accordèrent sur la nécessité de poursuivre les chrétiens. La persécution fut résolue. On en fixa l'époque à la fête des Terminales (23 Février 303), dernier jour de l'année romaine. Le décret disait : Les églises seront renversées et les livres saints brûlés ; les chrétiens seront privés de tous les honneurs, de toutes les dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre ni de rang ; ils pourront être poursuivis devant les tribunaux, sans être admis eux-mêmes à y poursuivre personne, pas même en réclamation de vol, réparation d'injures, etc. Les affranchis chrétiens redeviendront esclaves. » Un édit particulier frappait les évêques, ordonnant de les mettre aux fers et de les forcer à abjurer.

L'attaque commença par Nicomédie, au point du jour, et l'édit fut exécuté.

A Rome, Maximien Hercule le reçut avec joie.

Constance-Chlore fit appeler tous ses officiers, et proposa à ceux qui étaient chrétiens, d'apostasier ou

d'être bannis. Quelques-uns apostasièrent par amour des faveurs impériales. Alors Constance déclara à ceux-ci qu'il les tenait pour des lâches ; que n'espérant pas les trouver plus fidèles à leur prince qu'à leur Dieu, il les éloignait pour jamais de son service. Il retint au contraire les autres près de sa personne, leur confia sa garde particulière et les traita comme les plus dévoués de ses serviteurs. Par sa protection, les Gaules, cette fois, échappèrent à la persécution qui s'étendait cruellement à tout le reste de l'empire.

Cependant Constance, dans les Gaules, laissait abatre les églises matérielles, « considérant, dit Lactance, qu'après l'orage, elles pourraient être rebâties. Cependant que la persécution sévissait partout dans l'empire. Les églises s'écroulaient, les exercices du culte étaient interrompus et les populations cessaient d'être évangélisées. En les privant ainsi du pain de la parole et du pain eucharistique, on voulait arriver à déchristianiser le monde entier. Les magistrats dressaient leur tribunal dans les temples ou près des statues des faux dieux, pour forcer la multitude à sacrifier. Les prisons regorgeaient de victimes, les chemins étaient couverts d'hommes mutilés, qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les chantiers publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les tendres enfants eux-mêmes avec leurs mères ; ici l'on suspendait par les pieds des femmes nues à des poteaux et on les laissait expirer dans cet affreux et cruel supplice ; là, on attachait les membres des martyrs à deux arbres rapprochés de force ; les arbres, en se redressant, emportaient les lambeaux de la victime. Chaque province eut son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent au milieu des tortures, on apaisait la soif du confesseur en

lui jetant de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâtât sa mort. Quelquefois, fatigués de brûler séparément les fidèles, les païens les précipitaient en foule dans le bûcher : les ossements des victimes, réduits en cendre, étaient jetés au vent. (Eusèbe, Hist. eccl., liv. VIII, ch. vi.)

XIII.

FIN DES PERSÉCUTEURS.

Après la mort du pape saint Caius, saint Marcellin avait été appelé à le remplacer (30 Juin 295 à 304) ; saint Marcel I^{er} lui succéda et occupa le siège de Pierre, jusqu'en 310.

Cependant Maxence, fils de Maximien Hercule, gouvernait à Rome. Ayant su que le pape Marcel commençait à réorganiser l'Église, et qu'il avait ordonné de nombreux prêtres, il le fit saisir et le condamna à être esclave dans les écuries impériales. Après neuf mois d'horribles souffrances, les clercs de Rome, de concert avec les officiers subalternes, le délivrèrent. Une pieuse chrétienne, Lucine, lui offrit l'hospitalité. Le pontife y réunissait les fidèles. Maxence en fut informé et ordonna de nouveau d'arrêter le généreux pontife. A la place de l'église où célébrait Marcel, le persécuteur fit construire une écurie, et le Vicaire du Christ redevint palefrenier. Il y mourut de faim et dans la nudité. C'est que pour racheter l'humanité, il avait fallu que le Fils de Dieu mourût au Calvaire : pour sauver le monde romain, enseveli dans les horreurs du paganisme, il fallait aussi des victimes saintes. Le sang chrétien

purifiait la terre, et continuait à devenir une semence de chrétiens.

C'est ici que se place le martyre de la sainte et délicate enfant, qui porte le doux nom d'Agnès. A toutes les flatteries, à toutes les menaces qu'on lui adressait, elle n'avait qu'une réponse : *Anno Christum* : J'aime le Christ. Préservée dans son honneur, miraculeusement ; respectée par les flammes, elle eut la tête tranchée. Elle alla s'unir à l'Époux de son choix, le Christ Jésus.

Le martyre de saint Genès fut le dernier que commanda Dioclétien. Quelques jours après, il quittait Rome et retournait à Nicomédie, attaqué déjà d'une affreuse maladie. Son esprit s'affaiblissait d'une façon étrange. Galérius l'ayant rencontré, s'en aperçut et le traita comme un valet, le menaçant de mort, s'il n'abdiquait pas. Au milieu d'une vaste plaine, couverte de grands et de peuple, le vieux tyran monta sur un tribunal, et, déclarant qu'il avait besoin de repos, il céda le pouvoir à Galérius. En même temps il indiqua un nouveau César : Daia ou Daja Maximin, ancien gardeur de troupeaux. L'empereur jeta son manteau de pourpre sur les épaules de ce père, et redevenu Dioclès, il prit le chemin de Salone, sa patrie. (305.)

Maximien Hercule se dépouilla aussi de l'autorité souveraine, à Milan, en faveur de Constance-Chlore, et nomma César, Valérius Sévère, obscur favori de Galérius.

La main de Dieu s'étendit sur ces deux persécuteurs et leur race, dont Lactance a dit la fin, dans son ouvrage : *De la mort des Persécuteurs*.

Dioclétien, empereur sans empire, dévoré de regrets et bourrelé de remords, ne dormait plus dans sa solitude de Salone : il se condamna à se laisser mourir de faim. Saint Jérôme nous apprend qu'avant d'expirer, il vomit sa langue rongée de vers. L'impératrice Prisca,

sa veuve, qui avait apostasié, fugitive et cachée sous des haillons, fut reconnue, arrêtée, décapitée à Thessalonique et jetée à la mer. Que n'était-elle restée chrétienne ! Suzanne, sa nièce, lui avait donné un magnifique exemple.

Quant à Maximien Hercule, il s'était brouillé avec Maxence, son fils. Obligé de fuir dans les Gaules, il avait été demander l'hospitalité à Constantin, époux de sa fille Fausta. D'abord, il essaya de supplanter son gendre et de ressaisir le pouvoir : celui-ci le vainquit près de Marseille et se contenta de le dépouiller de la pourpre. Bientôt Maximien tenta de l'assassiner. Trompant les gardes, il entra la nuit, dans la chambre où il reposait habituellement. Il perça un corps endormi, à coups de poignard. C'était un serviteur qu'on avait placé là, après la découverte du complot, grâce à la fidèle Fausta. Maximien pris sur le fait, le poignard sanglant à la main et heureux de la mort de son gendre, fut contraint de choisir lui-même son genre de mort ; il s'étrangla. C'est ainsi que finit celui qui avait été un des grands persécuteurs de l'Église.

Pour Galérius, qui se vantait d'avoir aboli le nom chrétien, et qui avait inondé l'Orient de sang chrétien, son heure sonna aussi. Un ulcère affreux s'étendit sur la partie inférieure de son corps, laissant continuellement échapper un sang noir et corrompu, des vers sans cesse renaissants et une odeur intolérable. Le haut du buste devint d'une telle maigreur qu'il ressemblait à un squelette sur les os duquel on aurait étendu une peau livide ; cependant les jambes et les pieds étaient enflés au point d'avoir perdu leur forme. Dans les tortures que lui causait cette maladie incurable, Galérius passa d'un excès de fureur à une clémence inespérée.

Il avait fait jeter ses médecins, impuissants à le guérir, en pâture aux bêtes. Mais bientôt il se prit à

réfléchir, et le souvenir des chrétiens qu'il avait immolés par milliers s'offrit à lui ; il voulut apaiser la colère de Dieu, par un tardif repentir. Il fit paraître un édit, où l'on voit l'orgueil impérial d'un homme obscur, d'abord s'affirmer, s'excuser devant les chrétiens, s'avouer vaincu, déposer le glaive, qui tranchait la tête aux martyrs, au pied de la Croix, et solliciter des chrétiens une prière en faveur de l'État et de lui-même. Ce spectacle offert publiquement à l'univers, puisque Rome était maîtresse du monde, est bien frappant et digne d'être médité. Il y avait donc trois siècles que Jésus-Christ était combattu en lui-même, et persécuté dans ses membres. Malgré cela son royaume débordait les limites de l'empire romain et l'envahissait de toutes parts. Pour l'arrêter, on égorgéait les chrétiens par millions ; Dioclétien, Maximien Hercule et Galérius avaient repris le projet de Néron, et leur dessein était d'éteindre la race et le nom des chrétiens. Ils s'y étaient donnés tout entiers, et les martyrs étaient étendus sur le sol sanglant, partout. Eh bien ! Voici qu'au terme de sa vie, Galérius, un vrai Néron ! s'avoue vaincu et se rend à merci. Le Christ triomphe ! Jésus, Roi éternel, va monter au Capitole, à son tour, et y planter son étendard victorieux, la Croix. Il s'avance sur son char, auquel est enchaîné Galérius lui-même, avec l'empire romain. Demain, Constantin déjà proclamé César, par son armée qui l'idolâtre, proclamera en pleine ville de Rome, la victoire du Roi des rois, et trop petit pour demeurer à côté du Vicaire de Jésus-Christ, il quittera la *Ville* et ira bâtir, sur les ruines de Byzance, la cité qui portera son nom : Constantinople. Mais écoutons le fameux édit de Galérius.

« L'empereur César, Galérius-Valérius-Maximien, invincible, auguste, souverain pontife, très-grand Germanique, très-grand Égyptique, très-grand Sarmati-

que, très-grand Thébaïque, très-grand Persique, très-grand Carpique, très-grand Arménique, très-grand Médique, très-grand Adiabénique, la vingtième année de sa puissance tribunitienne, la dix-neuvième de son empire, consul pour la huitième fois, père de la patrie, proconsul, aux habitants de ses provinces, salut.

« Parmi les soins continuels que nous prenons des intérêts publics, nous avons cherché d'abord à faire revivre les mœurs de nos ancêtres. Subissant une influence nouvelle, les chrétiens ont abandonné les maximes de nos dieux, et tiennent des assemblées pour un culte jusqu'ici inconnu. En exécution de nos précédentes ordonnances, un grand nombre d'entre eux ont péri par divers supplices. Cependant nous voyons ce qu'il en reste persévérer dans les mêmes sentiments et refuser d'adorer les dieux de l'empire ; ne consultant que notre clémence et la bonté naturelle qui nous a toujours fait incliner du côté de l'indulgence, nous avons cru devoir étendre jusqu'à eux notre paternelle miséricorde. Ils pourront donc professer librement leur religion et rétablir les lieux de leurs assemblées, en se soumettant d'ailleurs aux autres prescriptions légales. Nous ferons savoir aux magistrats par un autre décret la conduite qu'ils auront à tenir. En vertu de cette grâce que nous leur accordons, les chrétiens seront tenus de prier leur Dieu pour notre santé et pour le salut de la république, afin que l'empire prospère de toutes parts et qu'ils puissent eux-mêmes vivre en sécurité et en paix. »

On croit rêver en entendant ces paroles tomber de la bouche d'un Galérius, d'un César ! C'est l'Esprit-Saint, vainqueur du monde, Ame de l'Église, et Vicaire du Christ, selon l'expression de Tertullien, qui conduisait toutes choses, remplissant sa mission divine, qui est de glorifier le Verbe-Incarné.

Il le glorifiait, en effet, d'une manière admirable, puisqu'il faisait triompher la Croix, malgré la fausse science des Gnostiques, et malgré la puissance des empereurs ; d'où il faut conclure que ce n'est pas avec l'aide des secours humains que l'Église, royaume de Jésus-Christ, s'est établie, mais bien sans eux, et contre toutes les puissances de la terre et des enfers conjurées et ameutées pour la noyer dans son propre sang.

Qui méditera attentivement ce long combat, que nous venons de décrire en nommant les persécuteurs des chrétiens, et en esquissant les diverses phases de ces luttes, si pleines de surnaturel divin, et aussi de surnaturel satanique, comprendra qu'une société, capable de subir de telles épreuves, pendant trois siècles, et d'y survivre, a Dieu pour elle et avec elle ; et quand on la voit, cette Nef divine, sortir triomphante des plus noires tempêtes, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Oui, ô Père, c'est votre Providence qui gouverne tout : *Tua autem, Pater, providentia gubernat.*

XIV.

LES APOLOGISTES.

Les Apôtres avaient parlé, annonçant le Verbe-Incarné à toute créature ; les martyrs, par leurs magnanimes réponses, surtout par la voix de leur sang, avaient rendu témoignage à la divinité de Jésus. Rédempteur des hommes ; mais là ne s'était point bornée l'action de l'Esprit-Saint. Il avait aussi suscité au Christ, Roi éternel des âmes, des Apologistes illustres, qui, par leur science et leur éloquence, avaient prouvé au monde romain combien la foi s'harmonise avec la rai-

son, dont elle fortifie le regard, afin de l'aider à lui permettre de contempler les horizons du monde invisible et éternel. Déjà nous avons signalé l'auteur inconnu de l'Épître à Diognète, monument admirable, qui nous peint la société chrétienne du premier siècle de notre ère, aussi parfaite alors qu'elle ne l'a jamais été ; tant il est vrai que l'Esprit de Dieu peut infuser les plus hautes vertus dans les âmes sans nul secours humain, pas même celui du temps.

Nous avons parlé du grand apologiste, qui a nom saint Denys l'Aréopagite, disciple du grand Paul, élève lui-même le plus illustre du docteur Gamaliel. Denys était la gloire de l'Aréopage d'Athènes, et les travaux que nous possédons encore, fruits de son génie chrétien, montrent bien que l'Église n'a pas été obligée d'attendre ses Augustin, ses Thomas d'Aquin, ses Bossuet, ses Fénelon, pour donner au monde des théologiens, des philosophes transcendants et des littérateurs incomparables. Celui-là peut être réputé déjà savant, qui sait s'élever avec l'Aréopagite à la contemplation des choses divines et le comprendre.

Qui de nous n'a point admiré les Lettres de saint Ignace, évêque d'Antioche ? On sent, en le lisant, qu'il était le disciple de saint Jean l'Évangéliste, et que, comme son Maître inspiré, il avait à certaines heures le regard et le coup d'œil de l'Aigle de Pathmos.

Nous ne pouvons passer sous silence, le philosophe chrétien Aristide, qui, de concert avec saint Quadrat, défendit la foi calomniée, et prononça devant Adrien une apologie du christianisme. Saint Jérôme, qui l'avait lue, la trouvait d'une rare éloquence, pleine de citations empruntées aux philosophes de l'antiquité, brillante surtout de netteté.

Ne suffit-il pas de nommer saint Justin pour éveiller dans les âmes le souvenir d'un des plus grands gé-

niés du second siècle? Élevé dans les écoles philosophiques de la Grèce, il abdiqua les systèmes de Pythagore, d'Aristote et de Platon, pour s'attacher au Maître des maîtres, à Jésus-Christ, Verbe-Incarné, en qui sont tous les trésors de l'infinie sagesse. Avidé de science et porté par nature aux études philosophiques, il s'y livra, dès sa jeunesse, avec une ardeur passionnée. Il fuyait la compagnie des hommes et se retirait dans la solitude pour méditer à loisir; car il ne suffit pas d'entendre la parole d'un docteur pour la bien savoir, il faut encore la savourer et s'en nourrir. Une page de saint Justin va nous révéler son génie.

Il se promenait seul, sur le bord de la mer, en un lieu solitaire: « Un jour, dit-il, en approchant du lieu que j'avais choisi pour être seul avec moi-même, j'aperçus, me suivant à quelque distance, un vieillard d'un aspect vénérable, sur le visage duquel brillait une majesté douce et grave. Je m'arrêtai, et me tournant vers lui, je le regardai fixément. Vous me connaissez donc? me demanda-t-il. — Non, lui dis-je. — Alors pourquoi me regardez-vous de la sorte? — C'est que je suis étonné que vous m'avez suivi, répliquai-je. En venant dans cette solitude, je ne m'attendais point à y trouver une créature humaine. — Pour moi, dit l'inconnu, je suis en peine de quelques-uns des miens, dont j'attends le retour après un long voyage; je viens sur ces rochers explorer la haute mer, pour découvrir de loin leur vaisseau. Mais vous-même, que faites-vous dans ce désert? — Moi, répondis-je, j'aime les promenades solitaires, où je puis librement converser avec moi-même. La solitude convient merveilleusement à l'étude de la philosophie. — Ah! reprit l'inconnu, vous êtes donc de ceux qui se mettent en quête de mots sonores, sans s'inquiéter des œuvres, ni de la vérité? Pour eux, la théorie est tout, la pratique

rien. — Quoi! lui dis-je, est-il ici-bas une vocation plus belle et plus utile que celle de soumettre les hommes à l'empire de la raison; de la prendre soi-même pour guide; d'opposer aux préjugés et à l'erreur la lumière de son flambeau; d'apprendre enfin à l'humanité la route qui conduit à Dieu? — Ainsi, dit l'inconnu, vous croyez que la philosophie mène au bonheur? — Oui, certes! m'écriai-je, elle seule a ce privilège. — Mais, reprit le vieillard, qu'est-ce donc que la philosophie, et quelle félicité procure-t-elle aux hommes? — La philosophie, répondis-je, est la science de l'être et la connaissance de la vérité. Le bonheur est la récompense de cette science et de cette sagesse. — Mais, dit le vieillard, selon vous, qu'est-ce que Dieu? — Je répondis: l'Être immuable, qui est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, et qui est la cause primordiale de toutes les existences contingentes; voilà dans ma pensée ce qu'est Dieu. » (Justin, Dial. avec Tryphon, ch. II.)

Alors le vieillard lui montra, d'une part, la perfection souveraine de Dieu, et de l'autre, la faiblesse de la raison humaine, dont le regard ne saurait embrasser Dieu, dans son infinité, ni comprendre son essence intime. Aussi l'esprit humain, de lui-même, est réduit à inventer des systèmes, comme ont fait les philosophes, Platon comme les autres.

« Quels guides faudra-t-il donc suivre, demanda Justin, si les hommes tels que Socrate, Platon, Aristote et tant d'autres, n'ont pu connaître la vérité? Le vieillard reprit alors: A une époque reculée, longtemps avant les Sages dont vous venez de rappeler le nom, il y eut des hommes justes, amis de Dieu, et remplis de son Esprit-Saint. On les appelait Prophètes. Eux seuls ont connu la vérité; eux seuls l'ont enseignée aux hommes. Étrangers à toute pensée de vaine gloire, de cupidité ou d'ambition personnelle, ils ont

transmis sans crainte et sans faiblesse, les inspirations qu'ils recevaient d'en haut. Nous possédons leurs écrits : quand on les lit avec foi, ils révèlent à l'intelligence la seule doctrine digne d'un véritable philosophe, la Science du principe et de la fin de toutes choses. Ils ne procèdent point, dans leurs discours, par voie de syllogismes, ni de raisonnements subtils ; le témoignage qu'ils rendent de la vérité est supérieur à toute démonstration. Leurs oracles, dont nous avons l'accomplissement sous les yeux, commandent notre croyance, de même que les miracles qu'ils opéraient de leur vivant accrédiétaient leur parole. Les faux prophètes, remplis de l'esprit d'impureté et de mensonge, osent parfois tenter quelques prestiges pour frapper l'esprit des hommes ; mais ils ne glorifient par là que les démons et les esprits de l'erreur. Les vrais prophètes au contraire, annonçaient au monde le Dieu unique, créateur et père de toutes choses ; ils prédisaient l'avènement de Jésus-Christ, son Fils. Priez donc que les portes de la lumière soient ouvertes à votre intelligence, car nul ne peut voir ni entendre la vérité, si Dieu et son Christ n'y disposent son âme. — Ainsi me parla le vieillard, dit Justin, et il s'éloigna, en me recommandant de méditer sur ce que je venais d'entendre. Je ne l'ai plus revu depuis ; mais mon cœur, enflammé d'un saint désir, brûlait d'ardeur de connaître les prophètes et les hommes divins, amis du Christ. En repassant dans mon esprit chaque parole du vieillard, je trouvais que cette philosophie devait être la plus sûre et la plus utile. Voilà comment et pourquoi je suis philosophe chrétien. Je n'ai plus qu'un vœu à former, c'est que tous les hommes entrent dans la même voie et s'attachent à la doctrine du Sauveur. Cette doctrine respire je ne sais quelle majesté terrible, qui frappe les intelligences et les cœurs dévoyés, mais quiconque

la médite avec foi y trouve le plus délicieux repos. » (Saint Justin, dial. avec Tryphon, ch. vii, viii.)

Avouons que ce vieillard inconnu prouvait bien la nécessité de la Révélation divine, et l'impuissance où est la raison de se composer un symbole de foi et un code de morale, dignes de Dieu et de l'homme. Et puis, quelle sagesse, quelle force, quelle clarté renferme cette page inspirée !

Justin, sans doute, se promenait sur le rivage d'Alexandrie, en Égypte. Il vint tenir école, ou mieux ouvrir la première école chrétienne à Rome, où les disciples furent nombreux. On connaît les discours admirables de ce grand apologiste, confondant païens et philosophes. « Grecs, disait-il, ne croyez pas que j'aie renoncé, sans motif et sans un sérieux examen, à votre croyance et à votre culte. J'ai dû les abandonner parce que je n'y ai rien trouvé de saint, rien qui puisse être agréable à Dieu. Les fables imaginées par vos poètes ne sont autre chose que des monuments de déraison et de véritable folie. Par où commencent, par où finissent l'Iliade et l'Odyssée ? Par une femme... Quel Dieu que ce Jupiter, qui détrône son père, souille le lit nuptial, le ciel et la terre de ses débauches ! Lisez-lui donc, de grâce, la loi qui punit les parricides de la peine de mort... Tâchez d'apprendre à Minerve la pudeur qui convient aux femmes, et à Bacchus la dignité qui sied aux hommes... Tels sont vos dieux. Vos héros sont taillés à leur image. Que dirai-je de vos assemblées religieuses ? Un luxe corrompateur et une mollesse pleine de crimes s'y étalent sans honte. Aux sons d'une musique voluptueuse, parmi des flots de parfums et des nuages odoriférants, une jeunesse couronnée de fleurs se livre aux danses les plus lascives. La foule entoure, comme d'un cercle, cette exhibition, où toutes les hontes se donnent rendez-vous et d'où la

pudeur est bannie. Les âmes se livrent à toutes les ardeurs sensuelles ; la raison s'égaré ; les fureurs de Bacchus transportent toutes les têtes. Il se passe alors des choses immondes... »

Saint Justin pourrait revenir et redire ces choses à plusieurs de nos assemblées. Il aurait le droit d'ajouter ensuite : « Notre Chef à nous, le Verbe divin, qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la beauté de la figure, ni la noblesse du sang, mais la sainteté de la vie et la pureté du cœur. Le mot d'ordre de ce conquérant des âmes, c'est la vertu. Par le Verbe, une puissance divine s'empare de l'âme. Lyre pacifique qui fait cesser tous les combats du cœur, arme merveilleuse qui dompte toutes les passions, école de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, la doctrine du Verbe ne fait ni poètes, ni philosophes, ni orateurs. D'esclaves de la mort, elle nous rend immortels ; de l'homme, elle fait un dieu ; de cette terre elle nous transporte en un ciel mille fois supérieur à votre Olympe. Venez donc vous instruire à cette divine école. J'étais ce que vous êtes, soyez ce que je suis. Telle est la foi, tel est le Verbe dont la toute-puissance m'a subjugué. Semblable à un charmeur habile, qui attire hors de son repaire le serpent qu'il veut mettre en fuite, le Verbe bannit du fond de l'âme les instincts sensuels, la cupidité d'abord, d'où naissent tous les maux, les inimitiés, les dissensions, l'envie, la jalousie, la colère et tout ce qui leur ressemble. Délivrée de ces tyrans, l'âme entre dans une atmosphère de paix et de sérénité divine, avant-goût des joies qui lui sont réservées après les épreuves de cette vie, quand elle sera réunie au Dieu qui l'a créée. Car c'est de Dieu qu'elle tient l'existence, et c'est à Dieu qu'elle doit retourner. » (Discours aux Grecs.)

Est-ce assez pour prouver que Jésus-Christ, au second

siècle, était bien le soleil du monde moral et le Roi des cœurs ? La société chrétienne, qui possédait de tels hommes, certes, pouvait affronter les philosophes, aussi bien que les empereurs et les bourreaux.

Après saint Justin, nous avons nommé saint *Méiton*, illustre évêque de Sardes, qui composa des ouvrages innombrables. « Il est vrai, disait-il, nous refusons nos hommages à des idoles insensibles, mais nous sommes les adorateurs du Dieu unique, qui existe avant toutes choses et les domine toutes ; nous sommes les adorateurs du Christ, Verbe de Dieu, qui était avant les siècles... » (Fragment Syriaque de l'Ap. de St Méiton.)

« Et qu'on ne répète plus, disait-il encore, cette objection puérile : Nous suivons les traditions de nos pères. — Quoi donc ! Un enfant à qui son père n'a pas laissé de fortune, se croit-il interdite la faculté de s'enrichir ? Celui à qui ses parents n'ont pu donner d'instruction se croit-il pour cela dans l'obligation de croupir dans l'ignorance paternelle ? Les fils d'un aveugle ou d'un boiteux voient et marchent. Loin d'imiter l'erreur de ses aïeux, l'homme doit rompre avec elle... »

Hâtons-nous de nommer *Claude Apollinaire*, évêque d'Hierapolis en Phrygie, dont l'antiquité a loué le style et l'érudition ; Athénagore, philosophe chrétien d'Athènes.

On accusait les chrétiens d'être athées, parce qu'ils adoraient un Dieu invisible, Athénagore dit aux païens : « Si les chrétiens sont des athées, parce qu'ils adorent un Dieu différent de ceux des autres peuples, à leur tour, les peuples idolâtres sont des athées, puisque les uns adorent des éléments créés, qui ne sauraient être des dieux ; les autres, des hommes récemment transformés en divinités par l'imagination des poètes ; d'autres enfin, des statues inertes et insensibles. La philosophie polythéiste n'est pas moins absurde... Il

n'y a qu'un Dieu, créateur de l'univers, qui a donné par son Verbe, l'existence à tous les êtres. » (Athénag. Légal. ch. xviii.)

Rappelons saint Irénée, évêque de Lyon, qui a écrit contre les Gnostiques et qui discutait avec les adeptes du druidisme, panthéisme où tous les phénomènes de la nature sont des manifestations extérieures de la divinité. Ce grand et illustre disciple de Polycarpe apportait à Lyon la science et la sainteté, comme Denys, à Paris.

Le seul nom de *Tertulien* éveille dans l'âme la pensée de la science, de l'éloquence, d'un maître illustre parmi les docteurs et les apologistes. Il rajeunissait, avec son génie africain, les arguments des apologistes qui l'avaient précédé, et la science profonde du droit qu'il possédait lui permettait d'aborder hardiment des questions nouvelles. Donnons cependant ici quelques lignes de ce grand homme, extraites de son *Apologétique*, adressée à Septime-Sévère et aux magistrats romains : « Juges suprêmes de l'empire, dit-il, vous qui du sommet du Capitole, distribuez la justice à l'univers, puisque vous ne permettez pas que la cause des chrétiens soit instruite et discutée en face du peuple entier ; puisque pour cette seule affaire votre autorité, soit terreur, soit honte, interdit la publicité légale des débats ; puisqu'enfin la haine qu'on a vouée à notre nom est telle que les sentences domestiques, plus rigoureuses encore que les condamnations judiciaires, nous frappent quelquefois avant même que nous ayons été déférés à vos tribunaux, laissez du moins la vérité prendre cette voie solitaire d'une écriture muette pour arriver jusqu'à vos oreilles. Qu'ont à redouter vos lois, au sein de leur empire, si la vérité s'y fait entendre ? Le pouvoir légal ne sera-t-il plus respecté, le jour où il ne condamnera que ce qu'il connaît ? Si vous persistez

à nous frapper sans nous entendre, système non moins injuste qu'odieux, vous donnez lieu de croire que vous ne pourriez plus nous condamner, après nous avoir entendus... »

On le voit, les apologistes ont été nombreux dans l'Église, durant les deux premiers siècles : l'Esprit-Saint les suscitait à l'heure opportune, et la vérité éclatait aux yeux et aux oreilles des empereurs et des magistrats, avec quels accents, on vient de l'entendre. Les persécuteurs n'osaient point juger publiquement les chrétiens accusés, et ils frappaient leurs victimes sans les entendre. Il faut toujours se souvenir de cette parole du divin Maître : *Qui male agit, odit lucem* : Celui qui agit mal, hait la lumière. Nous allons voir que les défenseurs de la vérité n'ont jamais manqué à l'Église, et que si des hérésies ont paru s'essayant à détruire la Révélation chrétienne, des docteurs illustres se sont levés pour les confondre, jusqu'à l'heure où l'Église les a condamnées et foudroyées.